



Un bureau de vote de Mound Bayou, lors de l'élection présidentielle.



Aamon, 14 ans.



Dans les locaux de Mount Olive, la plus ancienne paroisse de la ville.

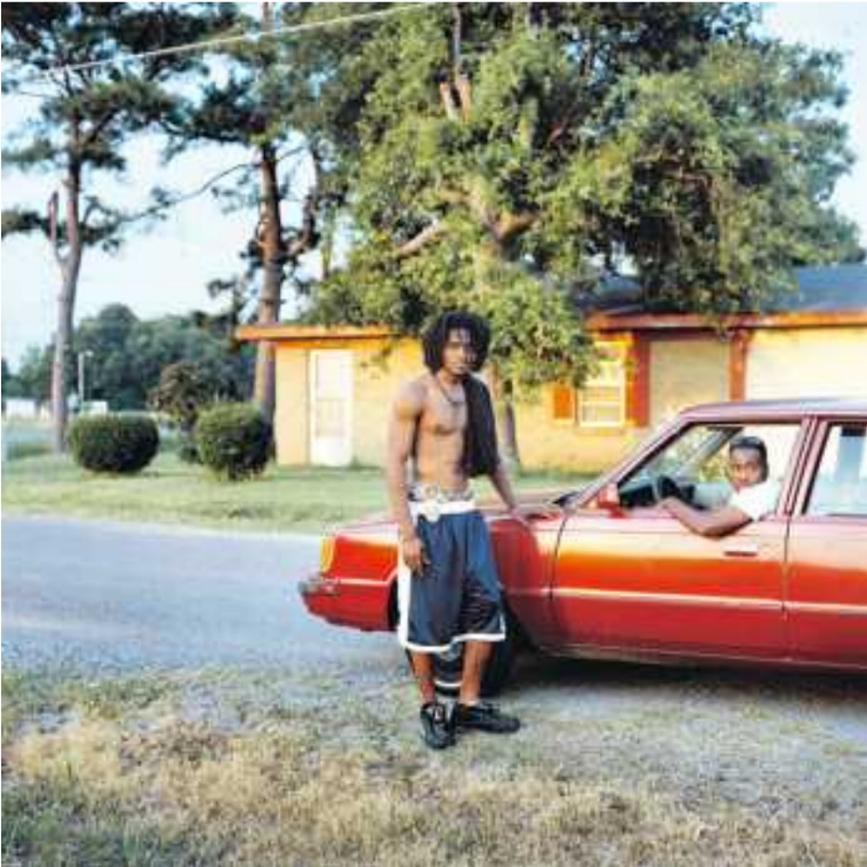


Carlos, 37 ans, vétéran de la guerre du Golfe.

Etats-Unis All Black

Fondée par d'anciens esclaves en 1887, Mound Bayou est la plus ancienne communauté entièrement noire. La petite ville reste fière de son histoire.

MARDI 30 DÉCEMBRE 2008 LIBÉRATION



Après une partie de basket.



Dans un lieu de culte. La ville en compte seize.



Mr. Smitty entraînait autrefois l'équipe de basket et gérait l'épicerie centrale.



Surprise en bigoudis devant la maison.

A l'entrée de cette bourgade perdue dans le delta du Mississippi, un panneau annonce : «Mound Bayou, la plus vieille municipalité entièrement noire des Etats-Unis.» Mound Bayou, petite ville noire. Les chiffres du dernier recensement, réalisé en 2000, en font foi : sur les 2 102 habitants, on compte 98,43% d'Afro-Américains. Mound Bayou a, sans surprise, voté quasi unanimement pour Barack Obama, dans un Etat – le Mississippi – où la race détermine le vote : 88% des Blancs pour McCain et 98% des Noirs pour Obama.

«Je suis allé trois fois cette année dans ce village que

j'ai découvert au mois de mars», raconte le photographe Edouard Caupeil, 37 ans, collaborateur régulier de Libération. «J'y ai trouvé des gens attendrissants et accueillants, une communauté assez serrée, plutôt la petite classe moyenne noire.»

C'est de son origine que Mound Bayou tire sa plus grande fierté. Cette «communauté» fut la première fondée par d'anciens esclaves, en 1887. Le héros de la ville, Isaiah T. Montgomery (1847-1924), un ancien esclave, inspiré des théories du socialiste utopiste Robert Owen, racheta

des terres et des familles noires s'y installèrent. Une ville naquit, avec sa banque, sa piscine, son zoo, sa gare. Pour les Noirs d'un pays qui vécut sous le régime de la ségrégation raciale jus-

qu'aux années 1960, Mound Bayou devint un mythe. «La nouvelle Jérusalem des Noirs américains», s'enthousiasme le révérend Daryl Johnson, qui tient boutique dans la rue principale. «Un maire noir, un shérif noir, un hôpital et des écoles tenus par des Noirs – Mound Bayou est là pour montrer que c'est possible», explique Preston Holmes, 94 ans et doyen de la ville.

Preston Holmes a connu la belle époque de Mound Bayou. Car aujourd'hui, le chemin de fer, la piscine et le zoo ont disparu. La banque a fermé, comme les petites usines. Seuls les lieux de culte ont prospéré : on en compte pas moins de seize ! La drogue, le sida et les violences familiales sont présents ; 45% de la population vit en dessous du seuil de pauvreté. «La faute aux Blancs», dit-on ici. Les plus anciens se souviennent de l'époque où il y avait encore une gare. C'était le seul endroit «ségrégué» de la ville. Il y avait deux salles d'attente : une grande pièce pour les Noirs et un minuscule local pour les rares Blancs de passage.

♦ J.-D.M.

Photos ÉDOUARD CAUPEIL. MYOP

MISSISSIPPI



Nicolas Bourcier
Mound Bayou (Mississippi)
Envoyé spécial

2/6 ► Sur la Route 61

Mound Bayou

Utopie noire

Fondée en 1887 par treize anciens esclaves, la ville compte 2 400 habitants, tous afro-américains, gardiens fatigués du rêve des fondateurs et d'un glorieux passé. « L'élection d'Obama, c'est un peu nous », disent-ils

Assis devant son échoppe, les yeux fixés sur la voiture qui monte vers lui, le vieil Oscar Norman marmonne entre ses dents : « Cela fait un an que ma femme et moi sommes là. Nous sommes chez nous. Nous sommes bien. » Il se lève et s'installe derrière son comptoir dégingué sous le regard bienveillant d'un Martin Luther King accroché au mur. Avec précaution, il pose devant lui deux cigarettes qu'il vient de sortir de sa poche. Son client a déjà franchi la porte, allonge une poignée de cents sur le rebord de la caisse avant de prendre sa marchandise et de filer sans un mot.

« Pas facile d'être un homme », lâche Oscar. Il est midi au soleil et la rue principale de Mound Bayou est vide. D'une voix incroyablement grave, entrecoupée de silences et de mots inaudibles, il se lance, évoque durant de longues minutes son enfance, celle de Dolores, sa femme, marqués tous deux par ces champs de coton dans lesquels ils ont grandi, travaillé et trop longtemps souffert. C'est à cause d'elle, à cause de cette foutue terre envahie par les moustiques et écrasée par la chaleur que tous deux sont partis, voilà plus de cinquante ans, quittant cette région du delta du Mississippi pour tenter, comme beaucoup, leur chance plus loin, direction le grand Nord, Chicago et sa banlieue.

Avant de revenir au point d'origine. Pour fuir, affirme-t-il, cette violence urbaine devenue insupportable pour deux retraités comme eux.

Oscar ne rit pas. Mais son visage renvoie l'image de quelqu'un qui réfrène son rire. Puis il dit en regardant autour de lui : « Je suis fier. » Tout est là. A portée de bras. Dans cette ville d'apparence banale, plantée dans cette région pauvre parmi les pauvres de ce Sud extrême, et dont la particularité des quelque 2 400 habitants est d'être tous afro-américains.

Comme les anciens qui ne l'ont jamais quitté, Oscar connaît son histoire, ses mythes fondateurs, ses rêves les plus fous. Mound Bayou ? 1887. La ville créée par treize anciens esclaves. Treize hommes et femmes avec, à leur tête, un certain Isaiah T. Montgomery accompagné de son cousin Benjamin T. Green. Ensemble, ils ont bâti sur ces sols achetés à bas prix, marécageux et hostiles, les premiers édifices de cette cité pas comme les autres. Un projet insensé pour l'époque et dont le but était d'installer une ville gérée et administrée par des Noirs au cœur de ce Mississippi raciste et ségrégationniste, symbole de toutes les exclusions.

Mound Bayou naquit, avec son maire noir, son shérif noir, sa banque, sa poste, ses écoles tenues par des Noirs. Une piscine fut construite pour les Noirs, la première du Mississippi. Un petit zoo. Un hôpital aussi. Erigé pendant la deuxième guerre mondiale, il accueillait ses patients par l'entrée principale, chose impensable dans ce Sud où les Noirs empruntaient les portes dérobées pour accéder aux soins. La gare, elle, possédait deux salles d'attente. Un grand hall pour les Noirs et un minuscule local réservé aux Blancs de passage, seul lieu ségrégué de la ville.

Mound Bayou, c'était ça. Une Babel noire offerte à ses semblables. Un espace de liberté incroyable où des hommes et des femmes, dont la couleur de peau était mise au ban d'une société sudiste qui n'en voulait pas, pouvaient éprouver le sentiment qu'ils avaient une place, un statut. Les week-ends, ils étaient des milliers venus du Mississippi et même d'ailleurs pour pique-niquer en famille ou avec des proches. Une façon de se retrouver entre soi. En communauté. En communion. Et de goûter aux joies paisibles d'une utopie noire enfin concrétisée.

Megdar Evers, militant noir et défenseur des droits de l'homme, y vécut un temps en 1952, quelques mois avant son assassinat dans la ville de Jackson. Durant le procès des meurtriers d'Emmett Till, cet adolescent noir de Chicago tué en 1955 dans une petite ville du delta pour avoir sifflé une femme blanche, témoins et journalistes noirs y furent hébergés et protégés.

Oscar avale une nouvelle gorgée de whisky. Il est calme. Aujourd'hui, Mound Bayou est la plus vieille municipalité entièrement noire des Etats-Unis, comme le rappelle un vieux panneau publicitaire à l'entrée de la ville. Une cité toujours paisible mais qui, à l'image d'Oscar,



En fin de journée, les familles se réunissent sur un terrain de basket de la ville. ÉDOUARD CAUPEIL/M.Y.O.P. POUR « LE MONDE »

a vieilli. Les usines de coton ont mis la clé sous la porte depuis bien longtemps. Les petites entreprises sont parties, préférant les plus grandes villes, les Cleveland, les Greenville, les Memphis. La banque, située juste derrière le Norman Drugstore d'Oscar et Dolores, est en ruine. La piscine, un peu plus loin, abandonnée. Avec un chômage touchant près d'un habitant sur cinq, Mound Bayou a rejoint les statistiques des cités alentour. Et les lois abolissant la ségrégation raciale ont fini par ternir l'éclat de ce « bijou du delta », comme l'avait surnommé en son temps le président Theodore Roosevelt.

Oscar ne dit rien. Lentement, il tourne la tête pour observer l'affiche de Barack Obama collée sur sa porte. « Son élection, c'est un peu nous », souffle-t-il. Comme si Mound Bayou était devenue l'âme de l'histoire afro-américaine. Une ville digne, suspendue à un glorieux passé mais coincée dans les décombres d'un présent incertain.

Il suffit de bouger et de marcher dans les rues de Mound Bayou pour croiser ses fantômes et caresser ses légendes. Tout fait signe. La demeure du père fondateur est une ruine. Sa tombe négligée. La gare n'accueille plus personne. Plus loin, des gamins se démènent comme de beaux diables sur un terrain de basket rachitique. Les salons de coiffure ont les vitres brisées. Les Cadillac et les Chevrolet se lamentent au fond des garages. A l'ombre d'un arbre centenaire, on vend de la drogue. Seules les églises alentours paraissent en forme.

« La faute aux Blancs si la ville se porte mal », assure le révérend Darryl Johnson, comme tous les habitants. Assis tranquillement dans sa petite boutique sans nom, cet ancien candidat à la mairie, chantre du gospel le dimanche et livreur de fleurs en plastique la semaine, reste

persuadé que les Blancs du Mississippi considèrent encore aujourd'hui Mound Bayou comme une menace pour leur pouvoir. Et peu importe Barack Obama : « Son élection ne veut pas dire que les Noirs sont devenus libres dans le Sud. »

Darryl en veut pour preuve les tracasseries imaginées par le comté ou l'Etat pour empêcher l'installation de certaines entreprises. Et les taxes locales que la ville n'aurait jamais perçues. Il regrette aussi cette construction, décidée en haut lieu il y a une dizaine d'années, d'une bretelle de contournement de la Highway 61, la fameuse Route 61, qui autrefois traversait du sud au nord le centre-ville, sa rue principale, l'animait et lui donnait corps.

Erigé pendant la deuxième guerre mondiale, l'hôpital accueillait ses patients par l'entrée principale, chose impensable dans ce Sud où les Noirs empruntaient les portes dérobées pour accéder aux soins

Oui, il sait que Mound Bayou est un symbole oublié. Une ancienne icône rongée par la poussière, la mélancolie et l'ennui. « Mais elle est à nous ! » Jamais, explique-t-il, les Noirs n'avaient eu un lieu à revendiquer. « Nous étions un havre de paix. A nous de devenir cette nouvelle Jérusalem des Noirs américains ! »

Aucun Blanc n'est venu s'installer à Mound Bayou depuis sa création, excepté quelques contractuels embauchés par l'hôpital, deux sœurs missionnaires catholiques et un curé, Father Pius. C'est ainsi que tout le monde appelle ce vieil

homme d'Eglise depuis plus de vingt ans, date à laquelle il s'est installé. Confortablement calé dans son fauteuil à bascule, quand il ne célèbre pas la messe ou ne conduit pas sa fourgonnette auprès des plus démunis, il dit n'avoir eu aucun problème d'intégration. Ici, tout le monde se connaît, tout se sait. « C'est peut-être pour cela que le taux de criminalité est un peu bas qu'ailleurs. »

Lui aussi, comme les autres, il pointe la pression des Blancs, ces « lois invisibles » comme on les appelle ici et qui ne sont pas étrangères à la situation économique de la ville. « Rien n'a vraiment changé. »

Une phrase entendue. « Mound Bayou est une réalité visible de ce qui est possible », poursuit sur un même ton Almor Campbell. Arrière-petite-fille d'esclaves ayant grandi ici, étudié et travaillé vingt ans à Memphis avant de revenir elle aussi, cette intellectuelle déterminée et engagée dirige un centre d'études historiques pour enfants sur la ville et ses ancêtres. « Mound Bayou est ce pense-bête vivant de notre lutte et de notre condition. Nous devons continuer. »

Au Norman Drugstore du vieil Oscar, l'antique radio crache un morceau de Muddy Waters et sa guitare plaintive. Oscar n'a pas bougé. Au mur, Martin Luther King porte toujours le même regard indulgent. On pense à une de ses phrases, à cette souffrance « qui caractérise la vie d'un Noir, une souffrance si ancienne et profonde qu'elle fait partie de presque tous les instants de sa vie ». Une autre : « Le Noir sait qu'on lui dénierait toujours le droit au soleil, à la vie, au pouvoir. » A travers la vitrine, Barack Obama fait face à la grande route. Il sourit. ■

Prochain article « Clarksdale (Mississippi) »